



pro mente sana

septembre 2007

Lettre trimestrielle N° 37

SOMEONE BESIDE YOU, un documentaire en salle cet automne.

Dès le 17 octobre au cinéma

SOMEONE BESIDE YOU – Une approche filmée de la psychose

Une femme est à la fenêtre. Un événement quotidien, en principe non spectaculaire, qu'Edgar Hagen, dans son film *Someone Beside You*, présente comme un moment dont la tension est palpable. La femme et la fenêtre ont ensemble une histoire : Karen est revenue, après plus de trois décennies, à l'endroit où, jeune fille, elle tenta de se suicider. Désespérée, déchirée, « psychotique », elle ouvre alors la fenêtre au 10^e étage d'un hôtel américain à Topeka et se jeta dans le vide.

Le film de Hagen contient toute une série de séquences qui absorbent entièrement le spectateur, parce que la distance par rapport à l'événement sur l'écran disparaît soudainement et que l'on a l'impression de vivre de l'intérieur les sentiments des protagonistes, et peut-être même des éléments de leurs pensées. Au début du film, la discussion animée entre le psychiatre Jakob Litschig et Kaspar – tous deux ayant une expérience notable de la psychose – en est un autre exemple : l'intensité de cet épisode n'est pas facile à supporter, notamment de par le fait qu'il recèle un potentiel de violence difficilement mesurable. D'autres scènes sont tout aussi bouleversantes, dans un autre registre, comme celle où Andrea parle de sa vie psychotique. Pendant ses phases de maladie, elle était persuadée de vivre dans un monde plein de cadavres, et, à la clinique, elle avait le sentiment que les repas étaient faits de morceaux de corps morts. Qu'est-ce qu'une psychose ? Sous quelles conditions apparaît-elle ? Que se passe-t-il avec des personnes qui dérapent, divaguent, perdent l'entendement ? Dans son film, Hagen aborde ces questions avec tact. Au contraire du metteur en scène Ron Howard, qui fait acte de virtuosité dans son film *A Beautiful Mind*, mais qui, avec force concessions aux « goûts du public », fait du cinéma hollywoodien, Hagen aborde la psychose, thème du film, de manière beaucoup plus réservée. Il ne tente pas de présenter le monde intérieur de ses protagonistes sur le plan de l'imagination fictionnelle ou sous une forme dramatique. Mais précisément parce qu'il reste en « dehors », qu'il ne pousse pas les portraits

et ne veut pas imposer au public des images et des sons « intérieurs », il crée un espace où ce monde peut s'épanouir et être vécu par le spectateur.

L'auteur est en route avec ses personnages principaux, il cherche parfois avec eux des endroits qui ont pour eux une signification essentielle par rapport à leur vécu psychotique. La confiance qu'ils ont en lui leur permet de se comporter naturellement et de parler de manière bouleversante de leur vie et de leurs expériences de la crise psychotique. La force de l'image est conjuguée à la force des mots de façon magistrale : dans les visages et les gestes des personnages qui ont vécu une psychose, nous trouvons l'authentification de leurs paroles. Leurs personnalités deviennent visibles, et l'on comprend pourquoi il leur est très difficile de répondre aux exigences que la société moderne pose à des individus « fonctionnant » normalement.

Bien que le thème soit porteur de gravité, la manière dont Hagen l'aborde est fondamentalement optimiste. Il est philosophe et en tant que tel, il s'intéresse aux conditions de l'existence humaine et à l'esprit de l'homme. La psychose peut à l'extrême être comprise comme s'insérant dans la continuité des états d'esprit qui font partie du « bagage de base » de l'être humain. Cette réflexion est sous-jacente au film et devient plus ou moins explicite à travers les personnages. Le fait que Hagen ait trouvé ces derniers en premier lieu dans le projet Windhorse à Boulder, Colorado, n'est sûrement pas un hasard, mais relève plutôt d'une sorte de phénomène de résonance.

Edward Podvoll, psychiatre, psychanalyste et lama bouddhiste, fondateur du projet Windhorse, concevait les crises psychotiques comme des crises spirituelles, dans lesquelles le noyau sain de tout être humain est simplement plus difficile à trouver. La tâche thérapeutique centrale était, selon lui, de parvenir à ce noyau et de le renforcer. Les concepts de Podvoll sont fortement imprégnés du bouddhisme tibétain qu'il ne considère

pas comme une religion, mais comme une tradition de 2500 ans de recherche sur l'esprit humain. La rencontre de Hagen filmant Podvoll a eu lieu quelques semaines avant sa mort. Le flegme tranquille que ce dernier montra alors qu'il souffrait d'un cancer donne à ses répliques une force saisissante.

Hagen suit une voie logique dans son film, aussi bien quant à la teneur qu'à la forme. Il a le courage d'explorer à fond les questions essentielles. Et le courage aussi de ne pas vouloir traiter exhaustivement le sujet de la psychose. La biochimie de la psychose, les dé-

bats psychopathologiques, les classifications, la mise en parallèle et l'évaluation de concepts thérapeutiques, la critique de la psychiatrie sont des thèmes qui n'interviennent pas dans *Someone Beside You*. Heureusement, pourrait-on dire. Car, du moins peut-on le supposer, ce n'est qu'en se restreignant de la sorte que l'on pouvait atteindre la profondeur et l'équilibre qui caractérisent ce film. ■

Bruno Kesseli

D^r méd. et lic. phil.,

Rédacteur en chef du *Bulletin des médecins suisses*

Du rêve vers la réalité

Someone Beside You est le résultat d'une longue étude du cinéaste et philosophe Edgar Hagen sur le thème de la psychose. Dans l'entretien qui suit, l'auteur et le psychothérapeute Eric Chapin s'expriment sur le film et sur l'histoire de sa création et apportent leurs points de vue sur les aspects essentiels du phénomène «psychose». Chapin travaille depuis plus de trente ans avec des patients psychotiques et a passé treize années sur le projet Windhorse à Boulder, où une partie du film a été tournée.

Animation de l'entretien : Bruno Kesseli

Monsieur Hagen, vous êtes cinéaste et philosophe. Le thème de la psychose auquel vous vous intéressez depuis un certain temps déjà n'est pas un objet traditionnel de la philosophie. Comment expliquez-vous votre intérêt pour ce sujet ?

Edgar Hagen : La philosophie telle qu'on la pratique sous nos latitudes évolue généralement dans un espace relativement abstrait, elle n'a pas d'application directe. Je trouve en revanche passionnant d'accoler des questions philosophiques à une réalité de la vie. Si l'on considère la philosophie de l'existence, on peut très facilement interpréter la psychose comme une forme extrême de l'existence humaine. Les confins de l'humanité, en particulier lorsqu'il s'agit de problèmes éthiques radicaux, me passionnent depuis que j'ai l'âge de penser. C'est ainsi que la réflexion cinématographique sur le thème de la psychose ne constitue qu'une poursuite d'une étude de long terme sur les états mentaux extrêmes. Finalement, elle correspond à une tentative de comprendre l'existence humaine dans sa globalité.

Il existe divers types de situations mentales extrêmes. Avez-vous connu personnellement un événement déterminant qui a plus particulièrement mis en lumière l'expérience psychotique ?

E.H. : J'ai tout d'abord senti, avec une intensité toujours plus marquée, que j'évoluais aux confins de la peur. En particulier la peur des personnes qui sont exclues. Il y a peut-être eu, effectivement, un incident clé : lorsque je faisais mes études à Berlin (j'y suis resté jusqu'en 1987), je passais tous les jours devant une soupe populaire où quelque 200 marginaux attendaient aux alentours de midi. Cette scène m'a beaucoup touché. Un jour, je me

suis mis dans la queue et j'ai passé le seuil. Entrer dans ce local, vaincre la peur d'un phénomène inconnu, fut pour moi déterminant. Le monde qui s'ouvrait à moi était infiniment vivant, coloré et différent de ce que j'attendais. J'ai eu alors le souhait de faire connaître ces mondes inconnus à d'autres personnes.

En 1998, vous avez réalisé votre premier travail de cinéaste sur le thème de la psychose. Il s'agissait du court-métrage documentaire Dorothea Buck – vom Wahn zum Sinn.

E.H. : Faire la connaissance de Dorothea Buck en 1994 a été pour moi un nouvel événement majeur. Elle a réussi à me faire comprendre, de manière unique en son genre, les dimensions qui s'ouvrent avec une psychose. J'ai ainsi eu, grâce à elle, l'accès à un monde que nous ne comprenons pas en temps normal, même s'il est présent en chacun de nous.

Essayons de définir cet univers de manière un peu plus précise, monsieur Chapin. Voilà plus de trente ans que vous travaillez avec des patients psychotiques. A votre avis, existe-t-il une «essence de la psychose» ?

Eric Chapin : Ce n'est pas une question facile. L'expérience psychotique possède tellement de dimensions qui permettraient de l'aborder. L'étude scientifique du phénomène de la psychose se focalise généralement sur la biologie du cerveau. Les découvertes ainsi obtenues sont très importantes et nous les intégrons dans notre travail. Pour le projet Windhorse, nous nous focalisons toujours plus sur l'interactivité entre la subjectivité et la biologie. Nous en sommes arrivés à la

conclusion que l'expérience subjective de la folie, de l'aliénation, est en soi un facteur essentiel qui perturbe les fonctions biologiques du cerveau. L'expérience subjective de la psychose génère un déséquilibre biologique. L'individu psychotique recherche des stratégies qui lui permettront d'améliorer son état. Généralement, ces techniques utilisées de manière inconsciente renforcent encore le dysfonctionnement plutôt qu'elles ne l'améliorent. Elles apportent la maladie et non la santé. Ce déséquilibre est le résultat d'une logique que l'on peut comprendre et étudier.

Cela paraît clair, mais un peu abstrait. Pourriez-vous concrétiser ces réflexions par quelques exemples ?

E.C. : Il sera peut-être utile de considérer la chose à l'envers. Lorsque nous travaillons avec des personnes psychotiques, nous essayons, par différentes techniques, d'apaiser leur esprit en ébullition. Selon le patient, nous utilisons la méditation, le tai chi, le jogging ou une activité élémentaire comme ranger sa chambre. Les patients recherchent également eux-mêmes de telles stratégies mais ils ne font qu'empirer ainsi leur état. Au lieu de se calmer, ils paniquent ou deviennent agressifs. Il faut mettre en place alors un soutien thérapeutique.

Dans le film, diverses déclarations, dont les vôtres, établissent des parallèles entre l'expérience psychotique et le rêve.

E.C. : En réalité, le rêve peut être considéré comme un genre d'expérience psychotique. Dans un rêve, nous faisons des choses complètement folles. Nous pouvons voler dans les airs ou étrangler d'autres personnes. Normalement, au réveil, nous faisons disparaître cet univers en buvant une bonne tasse de café. Au quotidien, nous avons développé de nombreuses stratégies pour garder les pieds dans la réalité. La personne psychotique n'arrive pas à assurer cette transition. Elle perçoit la réalité comme un rêve et se comporte en conséquence. Notre travail consiste à essayer de l'aider à retrouver le chemin du rêve vers la réalité.

E.H. : Dans les films sur le thème de la psychose, j'ai remarqué que l'on représente généralement le cheminement qui a conduit à la maladie. Cela vient probablement de notre culture qui exige des histoires fortes et dramatiques. Ce qui m'intéressait personnellement, c'était l'évolution inverse : lorsqu'il est possible de sortir de la psychose, l'illustration de cette guérison présente au moins autant de suspense et de fascination que l'histoire qui a mené à la maladie. A la fin, on ne trouvera pas un univers totalement sain, mais une nouvelle manière d'être présent dans le monde.

Dans le concept de Windhorse, le milieu dans lequel les patients séjournent est central pour la sortie de la psychose.

E.C. : Les personnes psychotiques sont extrêmement sensibles à leur environnement. Si ce dernier est

malsain, il leur sera très difficile de guérir. Comment des patients peuvent-ils trouver la paix intérieure lorsqu'on les endoctrine de tous côtés, qu'on leur explique qu'ils ne guériront jamais et qu'ils doivent se satisfaire d'une existence limitée ? Naturellement, ce point de vue peut se justifier, mais un tel message n'apporte aucun espoir, aucun courage. Les patients ont besoin de signaux positifs : « Tu peux travailler à ton cerveau, tu peux guérir : à l'aide de médicaments, avec le soutien et la compréhension de tes proches et grâce à un environnement qui te convient ». Cela n'est d'ailleurs aucunement une nouvelle approche et repose sur des connaissances très anciennes.

E.H. : En réalisant le film, j'ai remarqué que, dans notre société, nous n'apprenons pas à gérer les états mentaux exceptionnels. Les accélérations mentales dont parle le film sont vécues même par des enfants. En réalité, il faudrait apprendre, dès l'école primaire, à ralentir son cerveau, à le calmer. Lorsque des enfants sont difficiles en classe, on se contente en général de leur ordonner de « se calmer ». Je considère cela comme un problème culturel.

E.C. : Si l'on se base plutôt sur le domaine médical, psychiatrique, je considère également comme une sorte de problème culturel que notre formation nous prépare presque exclusivement à considérer comme pathologie ce qui ne fonctionne pas. C'est bien naturel, mais il existe aussi, en parallèle, beaucoup de belles choses saines. Le patient psychotique conserve ses aptitudes artistiques, sa sensibilité, son ouïe, son odorat. Souvent, ces deux derniers sens sont même particulièrement développés. Nous formons nos thérapeutes à reconnaître ces capacités et à prendre conscience de leurs propres extrêmes. Le patient et le thérapeute se rencontrent alors à un niveau presque égal. A l'occasion, à cause de cette approche, on nous a relégués dans le clan des opposants à la psychiatrie. Mais cette attitude provient surtout de personnes qui ne connaissent pas vraiment notre travail. En réalité, c'est l'inverse. Nous sommes favorables à la psychiatrie.

E.H. : Ce qu'Eric vient de dire est également un aspect important dans le film. Il s'agit de montrer que les points communs entre la personne saine et la personne malade sont prépondérants. La personne qui établit le diagnostic n'est pas bien éloignée de celle qui le reçoit.

Cette attitude génère manifestement une grande confiance dans son interlocuteur. Le film contient quelques scènes impressionnantes, par exemple le retour de Karen sur le lieu de sa tentative de suicide ou la discussion entre Kaspar et Jakob Litschig au début du film. Car vous ne faites pas le portrait de personnalités simples.

E.H. : Dans le cas de Karen, j'ai, ou plutôt nous avons vraiment réfléchi longuement. Pouvions-nous faire cela ? Avions-nous le droit de le faire ? Plusieurs personnes

m'ont dit que revenir sur les lieux d'un événement traumatique n'était possible que si la personne était accompagnée d'un psychothérapeute. Eric (*ndlr Chapin*) a finalement décidé que si Karen se pensait capable de le faire sans accompagnement thérapeutique, elle méritait cette confiance de notre part.

E.C.: «*Trust your mind*» – tel est le message central que nous nous efforçons d'inculquer à nos patients.

E.H.: Comme vous l'avez dit, les protagonistes du film ne sont pas des personnalités simples. Il était déterminant pour moi de trouver des personnes intéressées par mes questions et désireuses d'aller au fond des choses. Le film est le résultat d'un long processus, il y a eu des crises et des moments où tout était bloqué. La clé du succès a finalement été le fait que j'avais établi une relation personnelle avec chacune des personnes concernées. Cela a permis de créer une relation de confiance qui a servi de base à la réalisation du projet. ■

Une contribution importante à la déstigmatisation des malades psychiques

La psychiatrie moderne ne classe plus les troubles psychiques en catégories d'aliénation, mais plutôt en dimensions mentales fondamentales de l'existence, dont l'expression peut être modérée ou bien extrême. Notamment les psychoses, problèmes existentiels graves survenant tandis que la personne connaît une perte de repères insondable quant à soi-même, quant à la réalité et quant au temps, évoluent manifestement toujours à l'intérieur du spectre des expériences et des comportements humains. Elles restent donc, en elles-mêmes, compréhensibles et influençables et des lueurs de lucidité peuvent éclaircir l'âme de façon inattendue.

De tous les films à caractère informatif que je connais, sur la psychose et sur la compréhension approfondie qu'a l'homme des existences psychotiques, celui d'Edgar Hagen est certainement le plus proche de la réalité et le plus authentique. Dans cette expérience de la psychose, le réalisateur s'attache à montrer une certaine longanimité, il transporte le spectateur avec empathie dans des mondes salvateurs et le laisse prendre part à une conscience du moi intensifiée et à l'attention intérieure des intéressés. Les phénomènes psychopathologiques comme, par exemple, une réflexion folle et incohérente, des troubles soudains de l'humeur ou une attitude violente, dépourvue de distance, sont transmis et perçus, dans leur contexte, comme humains. Les divers épisodes et séquences, mais aussi la continuité assurée par la présence permanente du mobile home dans le film, se réunissent pour apporter au spectateur des informations sur les liens universels entre la psychose et l'existence en général, mais également entre la psychose et les manières de gérer sa vie qui en découlent.

Le film s'abstient de toute critique du monde de la psychiatrie, de toute idéologie et de tout cliché. D'autant plus qu'il essaie d'exprimer, par la richesse de ses images, de ses scènes et de ses dialogues, des nuances,

des différenciations et une sympathie importantes et de casser les préjugés au travers d'un regard humain et vivant. Les idées et modèles précieux d'une psychiatrie humaine et sociale ne sont pas simplement propagés. En réalité, le spectateur en fait directement l'expérience et les comprend au travers des protagonistes. Les experts, les communautés thérapeutiques et les forces d'autoguerison stimulées par le bouddhisme – sur lesquelles repose le projet Windhorse qui est au centre de ce film – qui s'intéressent à la psychose, obtiennent, au travers de dialogues fascinants, émouvants et amusants avec Ed Podvoll (son fondateur malade et à l'article de la mort), une juste reconnaissance – et rien que cela fait de ce film un documentaire émouvant et instructif. Par ailleurs, le film met discrètement en lumière les limites mal définies entre la maladie et la santé mentale, entre la psychose et les modes de pensée et de vie de l'ensemble des intervenants, qu'ils soient psychologues, thérapeutes, patients, proches ou autres. D'après les professionnels de la psychiatrie, ce film contribue de manière importante à déstigmatiser les malades psychiques et mérite d'être vu par un large public, pas forcément averti. ■

Andreas Andreae

Directeur médical,

IPW Integrierte Psychiatrie Winterthur

(Institut de psychiatrie intégrée de Winterthour).

www.someonebesideyou.com

Ces articles ont paru dans le
Bulletin des médecins suisses, 2007 ; 88 : 13

Lettre trimestrielle de l'association romande Pro Mente Sana

Rue des Vollandes 40 – 1207 Genève – Tél.: 022 718 78 40 – Fax: 022 718 78 49 – CCP 17-126 679-4
Courriel: info@promentesana.org – www.promentesana.org